

ILS ÉTAIENT 3 GRANDS... 3 GRANDS BRIGANDS

Le pourrait être le titre d'une chanson. Ce fut, dans la réalité historique, le secret conciliabule de trois chefs de bande qui, un jour, tranquillement et cyniquement, dépecèrent le monde.

Valto, février 1945. Depuis près de six ans, aux quatre coins de la planète, la Mort exécute sa danse infernale. Depuis près de six ans, les êtres humains, entraînés dans une orgie de meurtres et de destructions, ont écrit en lettres de sang la page la plus monstrueuse de leur Histoire.

Du midi au septentrion et de l'Orient à l'Occident, les villes onétiennes dressent vers le ciel leurs sinistres squelettes de pierres noircies par les incendies dévastateurs. Des millions d'hommes, de femmes et d'enfants exhalent un rôle suprême parmi des dizaines de millions de cadavres déjà froids.

A bout de souffle, d'épuisement, d'horreur et de vie, l'humanité ralentit cette course infernale vers son anéantissement. Dans les perspectives encore crépusculaires d'un horizon empourpré de flammes, apparaissent les premières lueurs de l'aube. Au terme de cette nouvelle édition, revue et augmentée, de « Voyage au bout de la nuit », la tragédie s'achève, il faut maintenant s'entendre pour se partager le monde.



le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

MENSUEL - N° 7 - AVRIL 1955

PRIX : 20 FRANCS

53 bis, rue Lamarck, PARIS (18°)

LA GRANDE PEUR DU XX^e SIECLE

« D U haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent. » En faisant retentir ces paroles devant les vestiges d'un empire évanoui, l'aventurier corse illustrait la « fugitive éternité » de l'Histoire.

Depuis quarante siècles et plus, le monde a été le théâtre permanent des luttes féroces que se livrent les empires successifs pour imposer leur hégémonie. Chaque conquérant s'acharne à hisser cette toile de Pélopie que les siècles détruisaient au fur et à mesure. Alexandre, César, Attila, Charlemagne, Gengis Khan, Tamerlan, Charles-Quint, Bonaparte, Hitler, autant de funébrés jalons sur cette route semée de guerres et de massacres qui, selon les paroles d'Irîstide Briand « maculeront chaque page de l'Histoire d'une boue sanglante ».

Rien n'est changé, hélas ! Depuis l'époque où un « foudre de guerre » eut l'idée d'utiliser les éléphants comme chars d'assaut, jusqu'à celle des avions à réaction, qui est la nôtre, seuls ont varié en amplitude toujours croissante les moyens de destruction. Le même mirage de l'unité imposée par la force des armes entraîne les hommes du XX^e siècle, comme jadis leurs ancêtres, dans cette folle course à la mort. Mais aujourd'hui, les savants ont créé et mis au service des conquérants des armes dont la puissance de destruction épouvante la raison humaine.

Impulsée par deux guerres successives, la science a progressé avec une rapidité vertigineuse au sein d'une humanité encore attachée dans les jeux périls de son enfance barbare. Ainsi, l'homme du XX^e siècle joue-t-il avec la bombe thermo-nucléaire comme un enfant avec une boîte d'allumettes.

De cette tragique rupture d'équilibre entre l'homme scientifique, que son génie a projeté en avant, et l'homme moral, peu différent des âges barbares, est née cette effrayante psychose collective qu'il faut bien appeler la grande peur du XX^e siècle.

Cette espèce de terreur infuse devant les réalisations scientifiques modernes caractérise notre époque et se traduit par une démission de la pensée, un engourdissement intellectuel, une paralysie des énergies populaires, avec pour inévitable corollaire une renaissance exacerbée des mysticismes occultistes, religieux et laïques.

J'ignore ce que furent les réactions qui secouèrent les êtres humains aux approches de l'An Mil, que des augures annonçaient comme devant être le dernier. Mais l'étrouffé corollaire de ce point terrifiant qu'ils n'ont plus s'en servir qu'en les agitant comme des épouvantails — dont ils prennent peur eux-mêmes !

Seule cette peur saurait aujourd'hui le monde de la conflagration menaçante. Au moins momentanément. Car, sur les multiples frontières où se heurtent les deux empires, la fragile paix est constamment à la merci de quelque incident d'envoieure.

Reculant ainsi devant une guerre que, par ailleurs, les préparatifs fiévreusement, les dirigeants des deux blocs en sont réduits à jouer une gigantesque partie de poker où chacun des partenaires s'efforce, par des ruses de plus en plus osées, d'intimider l'adversaire.

Tous les événements qui se sont déroulés depuis la guerre, qui se déroulent actuellement, sont à considérer sous cet angle : celui du bluff, de la menace, du chantage.

Nul ne peut prévoir avec certitude l'issue de ce jeu infernal. Ni comment, ni quand il se terminera.

Dans les perspectives actuelles, l'abolition de la police des mœurs, suppression de l'armée permanente, armement du peuple, remise des loyers d'octobre 1870 à avril 1871, remise gratuite des objets engagés au Mont-de-Piété, séparation de l'Eglise et de l'Etat, laïcité de l'Enseignement, renversement de la colonne Vendôme, réduction des hauts traitements des fonctionnaires, remise aux coopératives ouvrières des usines abandonnées par les fuyards, abolition du travail de nuit dans les boulangeries, remise aux mairies des bureaux de placement détenus par la police, décret sur l'inviolabilité des appointements et des salaires, suppression des maisons d'usuriers.

Après Einstein en Amérique, le professeur Martin en France et même Ponçovoï en UR.S.S. viennent à leur tour de lancer un cri d'alarme.

Pendant que retentissent ces patétiques adjurations de savants chez qui « la conscience surmonte la science », quel spectacle offre le monde ?

Car l'An Mil était celui des frondes et des araballes. Aujourd'hui, en libérant la fantastique énergie contenue dans l'atome, les savants ont mis entre les mains des hommes le moyen de réaliser, effectivement, la fin du monde ou, à tout le moins, de mettre en péril les conditions mêmes de leur existence sur cette terre.

Après Einstein en Amérique, le professeur Martin en France et même Ponçovoï en UR.S.S. viennent à leur tour de lancer un cri d'alarme.

Pendant que retentissent ces patétiques adjurations de savants chez qui « la conscience surmonte la science », quel spectacle offre le monde ?

APRES LA SEMAINE SANGLANTE

Malgré l'héroïque défense des Communards à l'armée du « fouquet » Thiers, la Commune n'est plus que dans des camps où se dressent quelques baraquements, s'entassent des femmes prisonnières de la soldatesque. Au camp des Chantiers (photo ci-dessous) on reconnaît à droite Louise MICHEL. (Photo BULLOZ.)



NOVEMBRE 1871

DANS le camp de Satory, à quelques kilomètres de Versailles, se dressent quelques baraquements. On des hommes, des prisonniers, y sont entassés, qui vivent dans la promiscuité, la crasse, le froid et la faim. C'est un camp de concentration — avant la lettre. A une extrémité, quelques poteaux dressent leurs verticales sinistres. Vers eux sont poussés des prisonniers, hâtivement « jugés ». Liés aux poteaux, ces hommes se redressent face à la mort et, de leurs poitrines promises aux balles des assassins, jaillit un cri vibrant : « Vive la Commune ! », cri qui couvre et étouffe la fusillade.

C'est un camp de la mort : Hitler n'en inventa pas un autre, en l'honneur de M. Thiers, un digne prédécesseur. M. Thiers en qui se personnifie et s'exprime, en ces heures fébriles de répression, une bourgeoisie dont la peur passée s'est transformée en une fureur de haine et de meurtre. C'est ce cri, recueilli dans la bouche des mourants qui, aujourd'hui encore, monte à nos lèvres. Car il y a eu, dans l'épopée de la Commune de Paris, une grandeur sur laquelle n'ont peut-être pas assez insisté les historiens qui la décrivent. On ne peut analyser, démontrer le courage des fédérés sans tenir compte du siège qui précède l'insurrection. Résumons-le.

Dès l'approche des armées allemandes, la bourgeoisie, selon son habitude, avait évacué la capitale vers de lointains provinces. Seul était resté le peuple, qui assura la défense. A cette époque, les faubourgs touchaient aux fortifs, tels qu'ils ont existé jusqu'en 1914. Hommes, femmes, enfants s'y rendaient journellement, communiquant avec les soldats, partageant leur gamelle, faisant les veilles, s'encourageant mutuellement. Mais au bout de deux mois, Paris était sans pain et sans feu. On crevait de faim et de froid : l'hiver 70-71 a été l'un des plus rigoureux du siècle. Pourtant, il n'était pas question de boucler les portes ; toutes les énergies étaient tendues pour défendre la ville. A soutenir un tel siège, avec la mort quotidienne, régnait une atroce misère.

Celle-ci avait souvent les êtres humains, les entraînant vers tous les abandons, vers toutes les lâchetés. Au contraire, elle conféra aux Parisiens une noblesse et un courage presque sans exemples. Aussi, placés devant la capitulation, se rendant compte que ses sacrifices avaient été vains, une explosion de colère souleva le peuple dans un retus véhément.

Certes, la bataille était perdue. Mais les Parisiens avaient conquis la dignité « puissante ré-

profonde du sursaut patriotique, puis l'achèvement logique vers la volonté de réaliser la

« Perinde ac Cadaver » (Comme un cadavre). Jamais comme dans les temps modernes la formule des jésuites a retenti sur la planète. Elle était plus justifiée sur nos éditifs que la fameuse trilogie Liberté - Egalité - Fraternité.

Tout contribue à amoindrir et à nier l'homme du berceau à la tombe. Instruction, travail, organisation sociale, porteur du sceau de l'Autorité, l'ouvrier des lois et des règlements, Suite en page 3

La Commune de Paris restera donc dans l'Histoire comme le témoignage d'un sursaut populaire pour instaurer une société sans Etat et sans servitude. Pour instaurer l'Anarchie.

« Perinde ac Cadaver » (Comme un cadavre). Jamais comme dans les temps modernes la formule des jésuites a retenti sur la planète. Elle était plus justifiée sur nos éditifs que la fameuse trilogie Liberté - Egalité - Fraternité.

Tout contribue à amoindrir et à nier l'homme du berceau à la tombe. Instruction, travail, organisation sociale, porteur du sceau de l'Autorité, l'ouvrier des lois et des règlements, Suite en page 3

La Commune de Paris restera donc dans l'Histoire comme le témoignage d'un sursaut populaire pour instaurer une société sans Etat et sans servitude. Pour instaurer l'Anarchie.

« Perinde ac Cadaver » (Comme un cadavre). Jamais comme dans les temps modernes la formule des jésuites a retenti sur la planète. Elle était plus justifiée sur nos éditifs que la fameuse trilogie Liberté - Egalité - Fraternité.

EDITO

Il y a quatre-vingt-quatre ans, le 18 mars 1871, le peuple de Paris s'insurgea... Dix semaines plus tard, le 28 mai, cette insurrection était écrasée sous le nombre de ses ennemis et le poids de ses propres fautes.

Alors, dans Paris vaincu, commença la curée des chapeaux versés. En un semaine de carnage, l'Histoire de France qu'on « enrichit » de l'une de ses pages les plus infamantes.

Sous la haute direction de « monsieur » Thiers, dont un cistre fit récemment l'éloge à la Radio, la Bourgeoisie vengea de sa peur avec une fureur sanguinaire rarement égale.

L'épopée de la Commune de Paris avait duré dix semaines. Dix semaines de combats héroïques, mais aussi dix semaines durant lesquelles furent dans le ciel de ce « bivouac européen des révolutions » (Jules Vallès dixit) une magnifique espérance.

Car la Commune de Paris fut bien autre chose qu'un simple sursaut de l'orgueil national devant une défaite militaire et même bien autre chose qu'un simple révolte d'hommes devant l'injustice sociale.

En effet, dès les premières heures, cette insurrection prit des aspects qui n'avaient pas prévus ceux qui en furent les initiateurs, et dont bientôt au delà des causes qui lui avaient donné naissance.

Ce fut une révolution de la spontanéité. Du plus profond de ce peuple de Paris, alors aux avant-gardes des luttes libératrices, surgirent, avec les barricades, des aspirations, souvent confuses dans leurs manifestations, mais précises dans leur inspiration.

En notoyant le pavé de Paris de sa vermine politicienne qui, déjà, se ruait vers les places laïques vacantes par la déconfiture du bêtise impérial et de sa suite, les fédérés affirmèrent, non seulement un souci de propriété sociale, mais aussi et surtout leur refus de se soumettre désormais à un Pouvoir central.

Moins dans des textes que dans les faits, la Commune proclama les droits, non du citoyen, mais de l'Homme en face de ce monstre négateur de Libertés qu'est l'Etat.

Par là, la Commune de Paris fut la première révolution d'essence libératrice. En s'érigeant en commune autonome, en invitant les autres villes à l'imiter, en brisant les structures sociales génératrices de servitudes, en détruisant les symboles des « gloires » militaires, en affirmant leur universalisme, les fédérés montraient les seules voies qui peuvent conduire vers un monde habitable, vers une société où l'individu pourra réaliser ses aspirations de Liberté et de Dignité au sein d'une communauté dont il fera librement partie.

Si ce Fédéralisme, affirmé par les insurgés de 1871 comme devant être la base essentielle d'un monde habitable, vers une toujours égal à lui-même, si les fédérés cédèrent parfois au mirage du Pouvoir, la Commune de Paris n'en demeure pas moins l'exemple magnifique qui, hier comme aujourd'hui, doit inspirer ceux qui luttent pour libérer l'Homme des servitudes de plus en plus étouffantes que font peser sur lui les Etats.

PROPOS DU MARTIEN

A la Jamaïque UNE OPÉRETTE ? NON, UN DRAME !

LES ethnologues ont remporté une grande victoire : à leur requête, l'île allemande de Cuckhaven ne servira plus de cible à la Royal Air Force pour ses exercices de tirs réels.

Ces tirs menaçant en effet les innombrables canards sauvages qui peuplent ce rocher, et s'il est fort joyeux de constater que des êtres humains, ils est, en revanche, contraire à la loi Grammont et aux préceptes de l'Armée du Salut de canarder les canards.

L'île de Cuckhaven cesse donc d'être un objet de remords pour les sensibles demoiselles anglaises. Mais une autre île mérite de retenir leur attention : la Jamaïque.

Cette île est charmante quand elle ne sert que de décor à une opérette où chantent Jeanne Sourire et Maria Canaille, que plus près, elle présente moins d'attraits.

Avez-vous lu l'article paru dans le Journal du Dimanche du 6 mars 1955 ? Un correspondant de ce journal nous entretient de l'extrême misère où sont tombés les Jamaïcains, qui, au nombre de douze mille, sont venus chercher du travail en Angleterre et n'y ont trouvé ni travail, ni compréhension, ni sympathie.

Ils y ont rencontré une haine raciale qui les a décontenancés, car que accueillent avec tant d'exubérance amitié les visitieuses royales ou princières que leur envoie la « mère patrie » ?

Après avoir craint l'invasion des Martiens, voici que le major Thomson semble redouter celle des Jamaïcains... Or, si l'on en croit le journaliste du dimanche, la plupart de ces noirs ne sont venus en Grande-Bretagne qu'à la faveur d'un système scléroté d'exportation mis au point par des négriers :

« Des spéculateurs ont trouvé à s'enrichir facilement en misant sur la naïveté de leurs compatriotes. Tout Jamaïcain désireux d'émigrer en Grande-Bretagne peut le faire sans payer le prix de son voyage. Les spéculateurs lui font crédit en prenant une hypothèque sur ses terres et sur sa maison. Si un premier versement n'est pas effectué le mois suivant, l'émigré perd ses biens. Ce « commerce » est d'autant plus prospère qu'à la Jamaïque un homme sur dix est en chômage et tente d'aller chercher du travail ailleurs part. »

Comme en un mois, il ne peut avoir déjà gagné de quoi dégager ses terres et sa maison — d'autant moins qu'en Angleterre il est humilié et remoyé de partout — il se trouve totalement spolié en moins de deux. Un Terrien m'ayant vanté ce qu'il y avait d'ingénieux dans ce stratagème et demandé ce qu'on en pensait sur Mars, je lui ai mis sous les yeux la sentence suivante, qui, édictée par la Cour interplanétaire de La-Haut, entre en vigueur dès que les Martiens seront appelés à rendre la justice sur la Terre : « Attendu que tous les noirs d'Amérique continentale et insulaire sont des descendants des esclaves africains que les blancs

Exécution des Communards par les Versaillais au cimetière du Père-Lachaise le 28 mai 1871. « MUR DES FEDERES ». Dessin rehaussé de gouache par Alfred DARJON. (Musée Carnavalet. Photo BULLOZ.)

UNE PAGE D'HISTOIRE

Voici deux textes qui datent du début de la guerre de 1870 qui mettent en opposition l'effroyable duplicité de Marx idéologue dominateur au cœur sec et les internationaux sur qui l'influence de Michel Bakounine est certaine.

Marx et la guerre de 1870

Marx et Engels le 20 juillet 1870 : « Je l'envoie le « Réveil » ; tu y verras l'article du vieux Delescluze ; c'est du seul pur chauvinisme. La France est le seul pays de l'idée... (c'est-à-dire de l'idée qu'elle se fait d'elle-même). Les Français ont besoin d'être rossés... »

L'Internationale et la guerre de 1870

Adresse de la Fédération parisienne de l'Internationale : « Frères d'Allemagne, au nom de la paix, n'écoutez pas la voix stépendieuse ou servile qui cherche à vous tromper sur le véritable esprit de la France. Restez sourds aux provocations insensées, car la guerre nous serait une guerre fratricide. Restez calmes comme peut le faire, sans compromettre sa dignité, un grand peuple fort et courageux. Nos divisions n'amèneraient des deux côtés du Rhin que le triomphe complet du despotisme. »

« La prépondérance sur le théâtre du monde du prolétariat allemand sur le prolétariat français serait en même temps la prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon. »

K. Marx-Fr. Engels (Briefwechsel p. 339).

Marx et Engels le 10 septembre 1870 à propos du manifeste publié par « l'Internationale » :

« Ces individus qui ont supporté le bâillon pendant 20 ans et qui il y a six mois n'ont pu empêcher qu'il reçût six millions de voix contre un million et demi... ces gens prétendent à présent parce que les victoires allemandes leur ont fait cadeau de la République, que les Allemands doivent quitter immédiatement le sol sacré de la France, sans quoi guerre à outrance... C'est la vieille infatuation. J'espère que ces gens reviendront au bon sens après les premières griseries passées, sans quoi il deviendrait diablement difficile de continuer avec eux les relations internationales. »

Engels à Marx le 30 juillet 1870 :

« Ma confiance en la force militaire croît chaque jour ; c'est nous qui avons gagné la première bataille sérieuse. Il serait absurde de faire de l'antibismarckisme notre seul principe directeur. Bismarck en ce moment comme en 1866, travaille pour nous, à sa façon. »

« En présence de la guerre fratricide qui vient d'être déclarée pour satisfaire l'ambition de notre ennemi commun, de cette guerre horrible dans laquelle sont sacrifiés des milliers de nos frères, en présence de la misère et des larmes de la famille menaçante... nous proposons le nom de la fraternité des peuples, contre la guerre et ses auteurs et nous invitons tous les amis du travail et de la paix à assurer ainsi la liberté du monde. Vivez les peuples ! A bas les tyrans ! »

Malgré l'attitude honteuse de Marx le Conseil général de « l'Internationale » constate dans son manifeste publié à Londres, le 23 juillet 1870 :

« La voix des travailleurs français a rencontré un écho en Allemagne. Un immense meeting tenu à Beroick le 16 juillet a exprimé son adhésion complète au manifeste de Paris, a repoussé avec indignation l'idée d'un antagonisme national contre la France et a nommé les délégués de 50.000 ouvriers sazones ont adopté la même résolution. La classe ouvrière anglaise tend une main fraternelle aux travailleurs français et allemands. Elle est intimement convaincue que quels que puissent être les résultats de cette horrible guerre, l'alliance des classes ouvrières de tous les pays finira par tuer la guerre. »

LA GRANDE PEUR Novembre 1871

(Suite de la première page)

le peuple, n'est pas lui-même à l'abri de tels romans sociaux. La lutte des hommes et des tendances pour la succession de Staline le prouve.

Si, au contraire, le choc final a lieu, il est inutile, je crois, d'épiloguer sur cette seconde hypothèse.

Ainsi se présente le monde en ce milieu de siècle. Par une étrange ironie du sort, au seuil de l'ère atomique, l'homme du XX^e siècle sent remonter en lui la même terreur que dut ressentir son lointain aïeul de l'âge des cavernes lorsqu'il fit jaillir la première flamme.

Surmonter cette peur est une nécessité vitale pour l'humanité. Comment y parvenir ? D'une part, en brisant les structures sociales qui écrasent l'homme et en créant une société à sa mesure.

D'autre part, en arrachant des mains d'apprentis sorciers indignes une science qui doit servir la vie et non la mort.

C'est à cette grande œuvre révolutionnaire que les anarchistes appellent tous les hommes de bonne volonté.

Maurice FAYOLLE.

(Suite de la première page)

l'homme ne s'appartient plus ; c'est une machine qui rentre de plus en plus dans le cadre de la cybernétique.

C'est admis par tous, ceux d'en bas comme ceux d'en haut, par ceux qui détiennent le pouvoir aujourd'hui comme par ceux qui aspirent à le tenir demain.

Et c'est notre fierté à nous, militants groupés dans la Fédération Anarchiste, de ne pas être d'accord et de dire : « Non ! » En cela, nous sommes les fils spirituels des Communards. De cette Commune qui, malgré ses erreurs et ses fautes, reste l'exemple type de la révolte du peuple contre ce qui asservit et dégrade.

Notre journal « Le Monde Libertaire » se justifie dans la perspective de ce combat plus que jamais nécessaire.

Un combat que nous ne cessons de mener, malgré les ricaneurs des prétentieux imbéciles et les crimes des politiciens aux mains sanglantes.

Georges VINCEY.

Qui paie l'impôt ?

Les impôts indirects sont les meilleurs, parce qu'ils permettent de prendre le dernier haillon sur le dos du peuple, et la dernière bouchée de pain de sa bouche, sans qu'il sache qu'il le frappe. Il se contente de se plaindre de la dureté du temps présent.

WILLIAM PITT.

Prenez garde que les contribuables exaspérés, écartant tout ce qui les divise, ne s'unissent un jour et constituent une masse dont la puissance sera invincible.

RAYMOND POINCARÉ.

Abolissons tous les impôts, sauf celui sur les valeurs foncières.

HENRY GEORGE.

DANS l'ensemble, les Français sont d'une ignorance étonnante en ce qui concerne la fiscalité. Cette ignorance est voulue, entretenue, par les agents supérieurs du Fisc, qui ont érigé l'hypocrisie fiscale en système, et qui la pratiquent, grâce notamment aux impôts indirects (et directs assimilés) qui s'abattent en cascade sur le dos des assurés.

L'exemple le plus typique de l'ignorance des Français en matière fiscale est celui du professeur Joseph Barthélémy qui, dans Le Temps du 16 mai 1939, déclara que, sur 42 millions de Français, 5 millions seulement payaient l'impôt. Il oublie tout simplement que 42 millions — la totalité de nos compatriotes — quels que fussent leur âge, leur condition, leurs ressources, payaient les impôts, sous les espèces indirectes.

Le gouvernement de Vichy fut si impressionné par sa « science fiscale » qu'il en fit son ministère des Finances.

Bien mieux, ou bien pis ! Dans le numéro de décembre 1953 de la Revue socialiste (p. 525), Edmé Pinhas cite le cas du plus représentatif des patrons français qu'il interroge à Atlantic City (U.S.A.) par des Américains, leur a déclaré : « Une autre preuve de la Vierge Réforme fiscale (v. en exergue le slogan d'Henry George). Pour l'exposé de la doctrine géorgiste, lire Terre et Liberté, le deuxième opuscule, qui coûte 30 frs en timbres-poste, à Dau-de-Bancel, Mesnil-Esnard (Sne-Inf.). »

comme tous les Français, sous la forme d'impôts indirects (ou directs assimilés).

Prenez, en effet, le rapport de M. Baragot à l'Assemblée nationale sur le budget de 1954. Cet honorable parlementaire nous fait connaître les dépenses réelles (approximatives) au cours de cette année :

Table with 2 columns: Category and Amount. Budget général: 3.810 milliards; annexe: 300; Collectivités locales: 550; Sécurité sociale: 1.200; Total: 5.860.

Au lieu des 3.810 milliards dont le gouvernement fait publiquement état, 5.860 milliards représentent 58,80 % du revenu national. Mais le revenu moyen des Français, par tête et par an, est de 237.000 frs. Et, en moyenne, les impôts, taxes et charges s'élevaient à 136.000 frs par tête et par an. Sur ce total, voici la répartition des impôts :

Table with 2 columns: Type of tax and Amount. Directs: 49.000 frs; Indirects: 88.000 frs; Total: 136.000 frs.

De ces chiffres, il résulte que chaque Français paie, selon ce qu'il achète, 88.000 frs en impôts indirects, sans s'en douter le plus souvent. Et c'est ce que veut le Fisc, de plus en plus dévorant, et que nous devons démasquer ; car, ainsi que le dit Adam Smith : « La taxe que chaque individu est tenu de payer doit être certaine et non arbitraire. L'époque de mode de paiement, la quantité à payer doivent être claires et évidentes pour le contribuable et pour toute autre personne... Chaque impôt doit être organisé de manière à enlever à la bourse du citoyen aussi peu que possible au-delà de ce qu'il rapporte au trésor public. »

C'est loin d'être le cas de nos jours...

A. DAUDE-BANCEL.

Il ne suffit pas de critiquer ce qui est mauvais dans notre régime fiscal. Il faut indiquer la Véritable Réforme fiscale (v. en exergue le slogan d'Henry George). Pour l'exposé de la doctrine géorgiste, lire Terre et Liberté, le deuxième opuscule, qui coûte 30 frs en timbres-poste, à Dau-de-Bancel, Mesnil-Esnard (Sne-Inf.).

Sous les plis du drapeau rouge de la Commune

ÉCOLE LAÏQUE ET ÉDUCATION NOUVELLE

MÉFIONS-NOUS des politiques et des politiciens qui présentent les événements en succession de tagues infernales et d'interventions prosaïques. Méfions-nous des doctrinaires qui soumettent l'histoire à des lots dont ils possèdent seuls les formules invariables.

La Commune de Paris ne fut pas l'effet de causes purement économiques. Elle ne fut pas non plus un simple accident que rien n'avait annoncé, que rien ne suivit.

Sans doute les événements de mars 1871 apparaissent-ils à l'historien comme des séquences de la guerre et de la défaite, de la misère, du chômage...

par Roger HAGNAUER

Reproduction of a poster for 'Écoles Laïques' (Secular Schools) from the 'République Française'. The poster lists the names of the delegation members: Eugène Pottier, Jacques Bureau, and Johannard. It also includes the text 'CITOYENS, Jusqu'à la dernière goutte de sang...' and 'LA DÉLÉGATION COMMUNALE DU 2^e ARRONDISSEMENT'.

Affiche exposant les idées de la Commune sur l'enseignement primaire et l'enseignement professionnel. (Archives de la Seine. Photo BULLOZ)

Le redoutable problème des loyers — aussi comme une opposition légitime à la politique des ruraux réactionnaires, des grands bourgeois orléanistes qui avaient usurpé le pouvoir — tombé des mains du débile empereur. Mais les hommes de la Commune n'étaient pas des « né de la guerre » Ils sortaient de l'opposition républicaine et ouvrière à l'Empire. La Commune se place même à un tournant décisif comme les journées de juin 1849. Ici, ce fut la rupture avec la grande bourgeoisie libérale. Là, la dernière tentative du jacobinisme républicain authentique. Aux deux tournants, une action ouvrière nettement caractérisée. Mais en 1848, la classe ouvrière parisienne, seule, avait appris à se battre, avant d'avoir connu une organisation solide. En 1871, la classe ouvrière parisienne plus consciente de son rôle, mais mêlée à une foule hétéroclite, ne pouvant imposer ses représentants au sommet, ne put payer d'exemple dans les ultimes combats. Sans doute une crise rapide et brutale comme la Commune était plus favorable au « Jacobinisme » qu'à l'organisation ouvrière. Ce n'est pas dans l'entreprise insurrectionnelle et militaire qu'il faut chercher les tendances progressistes des hommes de la Commune. Plutôt dans les tentatives de changements durables et de bouleversements des institutions. Les initiatives et les projets dans le domaine de l'enseignement peuvent nous servir de tests et d'éléments d'un jugement.

On s'étonnera que les Communards aient eu le temps de penser aux écoles. Ce qui est étonnant, c'est que les historiens de l'Enseignement nous promettent de Guizot à Victor Duruy et à Jules Ferry (1) et omettent les manifestations populaires qui ont non seulement précédé les lois laïques de plus de vingt ans, mais lancé des idées que nous débattons encore aujourd'hui.

On a parlé de l'Enseignement — et particulièrement de la formation professionnelle — dans les Congrès de l'Internationale tenus avant

la guerre de 1870. On en a discuté dans les réunions parisiennes. Les proudhoniens — c'est-à-dire la grande majorité des militants parisiens — défendaient la formule de « l'atelier-école » et condamnaient l'enseignement d'Etat presque aussi vigoureusement que l'enseignement religieux. Engue Varlin — symbolique victime des assassins versaillais — quoique anti-autoritaire — affirmait au contraire pour « l'instruction gratuite et obligatoire » au Congrès de 1867 — et unissait l'école professionnelle à l'école primaire, justement préoccupé d'élever l'ouvrier au-dessus de la profession.

Ces débats — dont la richesse mériterait une ample étude — traduisaient une volonté populaire dont la spontanéité se manifesta dès les premiers jours de la III^e République. En octobre 1870, le maire du XI^e laïcisa, en violation de la loi Falloux (2) toutes les écoles de l'arrondissement. Révoqué sur l'ordre de Jules Simon, ministre de l'Instruction publique dans le gouvernement de Défense nationale, il fut triomphalement réélu. Dans les quartiers populaires, la laïcisation des écoles se posait comme une revendication urgente. Edouard Vaillant, délégué à l'Instruction publique de la Commune, en attendant « qu'un plan complet d'enseignement intégral soit formulé et exécuté », voulut réaliser des réformes immédiates, c'est-à-dire « laisser toutes les écoles primaires et fonder des écoles professionnelles ».

Dans la commission d'enseignement constituée par la Commune, nous retrouvons les noms de Communards illustres : Jules Vallés (3), le Docteur Goupil (4), Jean-Baptiste Clément (5), Courbet... On ne saurait leur reprocher de n'avoir rien accompli.

(1) Il faut rendre hommage à notre ami Georges Duvaux qui a publié dans la collection l'histoire Sociale, une œuvre remarquable : « La pensée ouvrière sur l'Éducation pendant la Seconde République et la Seconde Empire ». On y trouvera une documentation, unique à notre connaissance.

(2) Il est intéressant de noter que la loi Falloux votée en 1850 ; qui soumettait l'Université à l'Église ne fut abrogée que par morceau par morceau et que la III^e République en maintint certains articles jusqu'à sa fin.

(3) Jules Vallés dans l'ouvrage relate une savoureuse conversation avec un des propriétaires responsables de l'Enseignement.

(4) Il nous semble bien avoir rencontré le Dr Goupil, avec Jean Alleman, Camélinat, Elie May, dans le groupe des Vieux de la Commune, lors des défilés commémoratifs de la Semaine Sanglante.

(5) J.-B. Clément l'auteur du « Temps des Cerises »... dédié à une infirmière de la Commune.

Suite en page 4

Le « Monde Libertaire » est en vente :

- III^e arr. - Métro République, côté rue du Temple.
IV^e arr. - A Contre-courant, 11, rue de Sévigné.
V^e arr. - Librairie - Journaux, 10, rue Monge.
VI^e arr. - Librairie Verlainne, 39, rue Descartes.
VII^e arr. - Riquoix face.
VIII^e arr. - Gare Saint-Lazare, cour de Rome, près épicerie Terminus.
IX^e arr. - C. N. T., 21, rue Sainte-Marthe.
X^e arr. - Librairie Economique et Syndicale, 186, av. du Maine.
XI^e arr. - Kiosque boulevard Barbes, place Château-Rouge ; Librairie du Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck.
XVI^e arr. - Au kiosque Marx-Dormoy.
XVII^e arr. - Orlan (Alger) ; dans la plupart des kiosques.
ALGER : Paris 77, rue Michelet ; Librairie Leblouis, 24, place Hoche ; Moutet, 72, rue Sadi-Carnot ; Librairie Tabuteau, 109, rue de Lyon ; Belierbi, 115, rue de Lyon ; Zévrouski, 132, rue de Lyon.

La rédaction du journal « Le Monde Libertaire » recommande, pour faciliter le travail de correspondance d'envoyer tout courrier : Administration - Trésorerie : VINCEY, 170, rue du Temple, Paris (10^e). Rédaction du journal : JOYEUX, 53 bis, rue Lamarck, Paris-18^e. Communiqués Annonces : R. FRANÇOIS, 52, rue des Abbesses, Paris (18^e).

Dans le prochain numéro :

la corbeille aux idées par Ch.-Aug. BONTEMPS

UN beau dimanche ensoleillé, le 22 janvier 1905, au coin du boulevard de la Villette et de la rue de Sambre-et-Meuse, en face l'emplacement de l'ancienne barricade Républicaine de la Commune — j'ai vu passer l'enterrement de Louise Michel. Ce fut une de ces manifestations populaires et révolutionnaires qui marquent dans l'existence.

« La bonne Louise », la grande sœur des parvains comme l'appelaient Rochefort, la « Vierge rouge », comme devait la baptiser la postérité, s'était éteinte le 19 janvier, épuisée et frappée de congestion pulmonaire, à la suite d'une ultime tournée de propagande. On avait ramené son pauvre corps squelettique de Marseille à Paris afin qu'il repose, selon son désir, auprès de sa mère, de Marie et Théophile Ferré. Le cortège funèbre, parti de la gare de Lyon dans la matinée, ne devait parvenir au cimetière de Levallois-Perret, qu'à cinq heures du soir. Sur les boulevards extérieurs flottaient drapeaux rouges et noirs, fraternellement mêlés. Un serpent révolutionnaire immense se déroulait entre deux rangées de curieux sympathisants et fœcullis parmi lesquels se trouvaient les socialistes — nationalistes, amis de Rochefort qui, exclus du cortège, avaient annoncé par une affiche double-columbière qu'ils se confondraient « dans la foule anonyme ».

En tête de l'enterrement, derrière un pauvre cortège de septième classe, il y avait Sébastien Faure, Malato, Ernest Girault, Sève, Léonard, et Camélinat, qui devaient prononcer des discours devant la fosse où l'entrepré Louise allait enfin reposer. Près d'eux, entourés d'eux — hors les Rochefortistes — tous les cadres du prolétariat parisien sans distinction d'écoles et de tendances. Le futur président du Conseil, Aristide Briand, qui n'avait pas encore trouvé son chemin de Damas, y figurait en bonne place, fumant des cigarettes sans arrêt suivant une habitude qu'il partageait avec Louis Dubreuilh, secrétaire de la commission d'unification de la Commune, dont Briand faisait partie. Pour qui ce glorieux peuple de Paris qui a enlevé la Bastille, qui a fait les journées de juin 48 et qui a proclamé la Commune, se pressait-il ainsi autour de la dépouille mortelle de l'ardente anarchiste ? C'est parce qu'il sentait très bien qu'avec Louise Michel disparaissait un type de femme extraordinaire, dévouée corps et âme à la Révolution sociale, et dont le nom restera inscrit en lettres d'or dans le calendrier des travailleurs du monde. « Le seul qui nous intéresse », selon le mot de Lucien Descaves.

En effet, Louise est de l'immortelle phalange de ces héroïnes du prolétariat — Flora Tristan, Pauline Roland, Vera Figuer, Sophie Perovskaia, Rosa Luxembour, Emma Goldman, Maman Jones — auprès desquelles paissent toutes les « saintes » des calendriers de toutes les églises. Quel Adrien Baillet, quel Jacques de Voragine de la classe ouvrière, tourné non vers la contemplation mais, vers l'action, non vers un Dieu fantôme, mais vers la Société et la science nous retracera en traits de feu la vie incomparable de tous ces magnifiques exemplaires d'humanité ? A notre époque où tant de romans pitoyables encombrant les librairies, ne se trouvera-t-il

donc pas un écrivain de talent pour comprendre que l'existence d'une Louise Michel est le plus beau, le plus attachant des romans vécus, tout en étant de l'histoire authentique !

Un combat que nous ne cessons de mener, malgré les ricaneurs des prétentieux imbéciles et les crimes des politiciens aux mains sanglantes.

QUEL péripète émouvant, de mal 1830, quand Louise naît dans le petit village de Vroncourt (Haute-Marne) à sa fin à l'aurore de notre siècle, en revenant d'Algérie avec, entre temps l'apostolat pédagogique et social dans la capitale, la déportation à La Nouvelle-Calédonie et l'action auprès des Canaques, les ardues campagnes après l'annistie, les mariages, les procès, les emprisonnements, l'exil à Londres, les tournées de conférences ponctuées d'injures, de coups de pierre et de coups de revolver. Naturellement il y faudrait joindre, à mesure, tous les traits d'infinie bonté qui se mélangent chez Louise à son ardent esprit de révolte. Car elle fut toujours la Providence des réfugiés et des malheureux qu'elle adorait, se dépouillant de ses vêtements, n'ayant rien à elle, instruisant, soignant, consolant, soulageant les infortunes, intervenant auprès de ses amis investis de mandats électifs. Elle adorait aussi les bêtes et Malato a raconté son entrée dans le misérable logement de l'exilée à Londres. Une chienne l'aborda ensuivante et un chat ronronnait sur le lit. En fait, Louise est

Lettre inédite d'Edouard Vaillant à Louise Michel après la tentative d'assassinat de Lucas

Paris, le 24 janvier 1888.

Chère citoyenne et amie,

C'est avec une véritable joie que j'apprends ce matin que vous êtes à Paris hors de danger et relativement bien quand je vous croyais à Havre et craignais que vous ne fussiez dangereusement atteinte. J'espère que les bonnes nouvelles qui me sont données ce matin non seulement vont se confirmer mais s'améliorer de telle sorte que je pourrai vous voir ou plus tôt remis, bien portante et sans crainte d'ajouter à la fatigue de tant de visites. En attendant que je puisse vous dire combien, ainsi que tous les amis, je suis heureux de vous savoir saine plus de mal de content de cette brutale réactionnaire, je dois vous féliciter cordialement d'un courage, d'une attitude si digne de vous et qui impose le respect même à nos ennemis. Soignez-vous bien pour guérir ou plus tôt votre blessure et recevez, chère citoyenne et amie, pour les miens et moi nos vœux de prompt rétablissement avec mes bien sincères et cordiales amitiés.

Ed. VAILLANT.

(Communication de Dommanget qui prépare une biographie d'Edouard Vaillant.)

maine sanglante, quand elle comparut devant le conseil de guerre que Louise Michel donna son exacte mesure révolutionnaire. Elle combattit comme un homme, le fusil à la main, se précipitant au devant du danger, attachée à son métier et aux méthodes pédagogiques nouvelles, préféra le combat périlleux à l'effort constructif sur le plan scolaire, bien qu'elle contint les difficultés auxquelles Edouard Vaillant se heurtait, faute de compé-

Elle déclarait à ce propos :

« Nous combattons tous un ennemi commun ; pour ma part, je ne me soucie guère de questions particulières, me rangeant, je le répète, avec tous les groupes qui attaquent, soit par la pioche, soit par la mine, soit par le feu, l'édifice maudit de la vieille société. »

Admirable formule de tolérance et d'action que l'extrême et formidable complexité de la tâche suffirait à justifier et qui, sans nier la nécessité d'un constant approfondissement théorique, souligne la vanité de toute recherche ou soute-nance de suprématie d'une forme d'action sur une autre. Dès 1869, on décèle chez Louise Michel cet état d'esprit qui fut chez elle une constante puisque dans la circulaire de fondation d'un groupement en faveur des ouvrières, elle place en tête des formules à l'emporte-pièce destinées à en étayer l'action : « Aucune question théorique ». Comme on comprend la sympathie particulière que Louise Michel a témoigné aux blanquistes chez lesquels le combat se mariait à l'Éclectisme social ! Comme on s'explique le rare privilège qu'eut Louise Michel d'être le trait d'union des « frères ennemis », de briser les barrières séparant les tendances rivales ! Ne demeura-t-elle pas jusqu'au bout l'amie de Rochefort, malgré ses déviations et ses palinodes, comme elle resta l'amie de Clemenceau ? Et quand elle magnifiait les hommes de la Commune qu'elle avait bien connus, elle les réunissait tous en un pieux souvenir qu'elle qualifiait de leur position. Eux aussi bien que Varlin, Verdure aussi bien que Lis-sagaray et Vallés. Ses liens

d'amitié solides avec Edouard Vaillant perdurèrent à la scission des blanquistes. Elle eut certes un faible pour Théophile Ferré, fusillé au poteau de Satory, mais on sait qu'elle était attachée à ce révolutionnaire — s'inspirant comme Raoul Rigault de la Commune de 1793 dans la Commune de 1871 — par autre chose que la fraternité d'armes.

C'est le drapeau rouge de la Commune qui recouvrait le cercueil où Louise Michel était couchée dans son inséparable robe noire l'identifiant au sombre drapeau de l'anarchisme. Cette ultime union des deux couleurs de l'espérance révolutionnaire prenait et prenait toute sa signification symbolique. Puisse les organisations ouvrières et les groupements se réclamant du prolétariat, demeurés libres, s'en inspirer dans leur action !

Ouvrages essentiels sur Louise Michel

- IRMA BOYER, La Vierge Rouge Louise Michel, Paris, A. Delpeuch, 1927, in-8^e, couronne IX-247 p.
ERNEST GIRAULT, La Bonne Louise, Psychologie de Louise Michel, Paris, Bibl. des Auteurs modernes, 1906, in-16, 222 p.
MARGARET GOLDSMITH, Cinq femmes contre le Monde, Paris, NRF, in-12, 204 p.
ANDE LORULOT, Louise Michel, La « Vierge rouge », Herblay, L'Idée Libre, in-16, 64 p.
FRANÇOISE MOSER, Louise Michel, Paris, J. Vigneau, 1947, in-12, 242 p.
FERNAND PLANCHÉ, La vie ardente et intrépidité de Louise Michel, Paris, Chez l'auteur, 1946, in-12, 240 pages.
ANNE-LÉO ZÉVAES, Louise Michel, Paris, Bédouard, 1936, in-12, 38 p.

Gustave COURBET

le peintre d'Ornans



ou leur parti qu'un plus sûr moyen d'entrer dans les salons et de résister à la bourgeoisie qu'ils croient effrayer, s'amusé à leur jeter en pâture.

Courbet fut un de ces hommes de la Commune, de ces hommes qui échouèrent précisément parce qu'ils furent des hommes, avec tout ce que cela comporte de franchise, d'engagement sans retour, d'absence de calcul mercantile.

Courbet fut aussi franc dans ses œuvres qu'il le fut dans son action sociale.

Bousculant les règles d'un académisme desséché et desséché, il peignit ce qui pour lui était la vie, ce qui avait le plus d'importance. Cependant, et c'est ici qu'il rejoint les grands maîtres, jamais Courbet ne sacrifia ses préoccupations picturales à l'objet qu'il représentait.

Il n'a pas peint des paysans seulement pour les montrer, pour rappeler aux esthètes essouffés de son époque qu'ils existaient, mais, par ses démarches, il a retrouvé à travers eux la tradition des grands, établissant à son profit le compromis entre l'objet-prétexte et le choix d'une expression et d'une esthétique personnelles.

Certes, il a habillé la charpente de son œuvre, mais la charpente n'en est pas moins présente, extrêmement solide.

Dans toutes ses toiles, nous retrouvons la même unité, la même logique. Que ce soit dans l'« Enterrement à Ornans », ou la « Révolte des chevreaux », toile pourtant postérieure de date, le principe est le même, la ligne demeure la même.

Il semble que Courbet fut un peintre puissant, sinon complet, un esprit droit, une « forte nature », et que par ses audaces, son culot pictural, il eût ouvert de nombreuses voies que les artistes qui vinrent après lui ne surent pas toujours suivre avec profit. Courbet fut aussi et surtout un homme, et c'est un point sur lequel on ne saurait trop insister, tant l'espèce est en voie de disparition.

Franck LECOQ.

Eugène POTTIER

Poète révolutionnaire

TRISTE destin que celui de Pottier que le dédain de la gloire, comme la gloire, ont également trahi :

De son vivant poète méconnu il lui fallut attendre la vieillesse pour s'entendre vanter par des hommes comme Gustave Nadaud, Henri Rochefort et Jules Vallès.

De nos jours poète trop connu dont les couplets de l'Internationale (revenus et censurés) sont braillés par les descendants des Versaillais.

Mais qui se penche plus loin sur l'œuvre du poète ? Qui se désaltère encore aux grands cris de vie, d'amour et de révolte qui éclatent à chacun de ses vers, comme des gerbes de lumière ?

Il appartient à cette race de poètes militants qui, traqués, pourchassés, au hasard d'une vie aventureuse, ne cessent d'être, poussés par un impérieux besoin.

Sur la table d'exil, sur la borne du chemin par lequel il fuit la répression, sur ses genoux qui lui servent d'écrivoir dans l'anéantissement comme dans le nouveau monde où la défaite de la Commune l'a contraint à fuir, Pottier lance ses vers comme on brûle ses dernières cartouches.

Rit de quelle voix !

La lutte a dépassé la rue
Et décimé les bataillons ;
L'Égalité mit sa charrie
Pour fouiller au cœur des sillons.
Ce fut une hécatombe immense ;
Mais partout où le sang coula
Nous voyons germer la semence...
La Commune a passé par là !

Et encore :

Ici fut l'abattoir, le charnier !
[Les victimes
Roulèrent de ce mur d'angle à la
Léonidienne en bas,
Les bouchers tassèrent là tous nos
Morts anonymes
Sans prévoir l'anonyme que l'on
L'enterra pas.
Pendant quinze ans, fidèle
L'camarade
Déposa sa couronne au champ
Des massacres
Qu'on élève une barricade
Pour monument aux Fédérés !

Qu'en dites-vous, blés murs, et
[qui donc vous moissonne ?
Et le sonner à sa fille dont il
faudrait tout citer, et où s'exhale
toute la tendresse paternelle :
Elle devine un sens à tout. Si l'on
[lui donne
Une pousse de chou que le printemps
[chiffonne :
— Oh ! regardez ! dit-elle, on
[dirait qu'elle rit !

Pottier, vieux camarade et grand poète, si grâce à toi, comme l'écrit Rochefort, la mémoire des crimes de Versaillais ne se perd pas, ta mémoire à toi survivra tant qu'il se trouvera en ce monde des hommes pour vivre et lutter.

Maurice LAISANT.



Au Moulin de la Galotte

taient l'acanthe en liberté, hante encore ces lieux, dans les ruelles caillouteuses qui enserrant le côté, flotte le souvenir d'André Gill, le dessinateur de la Commune, et celui du doux poète J.-B. Clément qui pendant la grande tourmente sociale fut le maître de la Colline insurgée. Trois moulins permettaient alors aux jupons des lorettes de voltiger aimant. Le vieux moulin est toujours le symbole de la joie.

Le Groupe Louise Michel veille à ce qu'il reste également le symbole de la lutte qui, il y a plus de quatre-vingts ans, ensanglantèrent ses talus — et c'est pourquoi chaque année, à l'approche du printemps, il organise la fête traditionnelle qui rassemble tout ce que Paris compte d'esprits libres qui relient le passé à l'avenir.

Sous les grandes ailes immobiles, l'escalier rustique du Moulin retrouve toute l'exubérance d'une jeunesse saine se mêlant aux écrivains amis, aux journalistes, aux vieux militants. La salle est toujours très rapidement comble...

Dans les coulisses bourdonnantes, les artistes nos amis s'informent du succès du « Monde libéro », notre journal ; on parle théâtre, cinéma, anarchie dans un élan de fraternité qui relie ensemble les prolétaires qui ont organisé ce polo et qui en assurèrent la bonne marche, les artistes qui prêtent

le monde

ibertaire

des Lettres et des Arts

LA PRESSE PENDANT LA COMMUNE

Le peuple gronde, les hommes de l'Internationale s'agitent dans l'arrière-salle des cabarets des faubourgs. Les blanquistes rédigent des proclamations. Michélet rêve d'une humanité où les hommes se sentiraient gagnés par la douceur de l'oiseau. Les avocats qui dans les premières années de l'Empire ont conduit une opposition parlementaire timorée redressent la tête. L'Empire croule... Le capitalisme alors à sa naissance s'inquiète. Il faut rétablir « les libertés nécessaires ».

Le 11 mai 1868, la loi sur la presse est promulguée, et c'est aussitôt un pulvérisement de feuilles qui se réclamant du socialisme et qui exigent des réformes ! La presse de la Commune est née... Deux ans avant l'Empire et avec elle est née la presse populaire.

On fait remonter l'origine de la presse à la Gazette, créée en 1631 par Renaudot, on fait le premier quotidien (le journal de Paris) fut lancé à la veille de la Révolution et la presse moderne fut fondée par les pétitions à l'avènement du système industriel, sous la monarchie de juillet et le second Empire. Cette presse d'ailleurs est politique. Gouvernementale ou d'opposition libérale, voire sociale, elle reflète l'espoir ou l'inquiétude des hommes devant le phénomène économique nouveau. Elle trouve ses ressources parmi les initiateurs de cette économie, qu'ils soient enthousiastes ou effrayés par les perspectives que l'industrialisation ouvre à l'humanité. Les rares journaux qui paraissent alors, dont le but est la défense d'une classe naissante, la classe ouvrière, et dont les ressources sont exclusivement tirées de l'entraide des travailleurs, ont une existence éphémère.

par Maurice JOYEUX

pour la presse d'opposition qui très rapidement disparut. Le Comité de Salut public prit un arrêté dont un article, entre autres, précisait : « Les attaques contre la République et la Commune seront déferées à la cour martiale ».

Dans « La Patrie en danger », Blanqui demande « la constitution d'une grande armée de défense et l'organisation de la population en soldats-terrassiers ».

La capitulation de Paris amène une recrudescence de violence de la presse. Exaspérés par les privations, ulcérés par la défaite, la ville gronde. Thiers a alors recours aux méthodes chères à l'Empire. Le 11 mars, six journaux sont supprimés... Le 18 mars, la Commune triomphe... quatre seulement repaîtront, suivis bientôt d'une multitude d'autres. Ce sont « Le Mot d'ordre » de Rochefort, « Le Père Duchesne » d'Eugène Vermersch, « Le Vengeur » de Félix Pyat et « Le Cri du Peuple » de Jules Vallès qui s'ajoutent le lendemain Pierre Denis. De mars au début de mai on en comptera plus de soixante.

En fait, le gouvernement de la Commune, comme tout gouvernement, montre peu de sympathie

pour la presse d'opposition qui très rapidement disparut. Le Comité de Salut public prit un arrêté dont un article, entre autres, précisait : « Les attaques contre la République et la Commune seront déferées à la cour martiale ».

Dans « La Patrie en danger », Blanqui demande « la constitution d'une grande armée de défense et l'organisation de la population en soldats-terrassiers ».

La capitulation de Paris amène une recrudescence de violence de la presse. Exaspérés par les privations, ulcérés par la défaite, la ville gronde. Thiers a alors recours aux méthodes chères à l'Empire. Le 11 mars, six journaux sont supprimés... Le 18 mars, la Commune triomphe... quatre seulement repaîtront, suivis bientôt d'une multitude d'autres. Ce sont « Le Mot d'ordre » de Rochefort, « Le Père Duchesne » d'Eugène Vermersch, « Le Vengeur » de Félix Pyat et « Le Cri du Peuple » de Jules Vallès qui s'ajoutent le lendemain Pierre Denis. De mars au début de mai on en comptera plus de soixante.

En fait, le gouvernement de la Commune, comme tout gouvernement, montre peu de sympathie



LE MUSÉE DU SOIR

Sous le titre général Musée du Soir, plusieurs feuillets d'expression prolétarienne viennent de fusionner (entre autres, les sympathiques cahiers des mineurs du Pas-de-Calais ; Par le livre et Par la Plume, qui avaient dû cesser leur parution). Dans son numéro 3, Le Musée du Soir se signale tout particulièrement à notre attention en publiant le début des « Mémoires de Pierre Monatte ». Mais oui, tout simplement ! Monatte, pour cette fois-ci, nous raconte comment il est venu au socialisme : par la lecture des « Misérables » de Victor Hugo. On imagine aisément l'intérêt de ces souvenirs de Pierre Monatte, théoricien et apôtre du syndicalisme révolutionnaire, disciple et continuateur de Fernand Pelloutier, ami de

Dans le prochain numéro :

Roger RIFFARD

LE MUSÉE DU SOIR

la revue La Révolution prolétarienne, et qui est âgé actuellement de 74 ans. Au même numéro : « La vocation de l'écrivain paysan », par Michel Maurette ; « La mort d'un chéne », par Francis André ; des poèmes et des articles de Lanoizé, Constant Malva, Jules Mouglin, le mineur Cornik et Hector Clara. Le Musée du Soir est la seule publication actuellement consacrée à la littérature ouvrière. Malheureusement raturée, les abonnements sont à verser à F. Teulé, 1 bis rue E. Gibert à Paris, c.c.p. 6000386, 220 francs pour un an. Pour la Belgique : H. Clara, 11, rue Staline à Ressaix, c.c.p. 3211.79, 30 francs belges pour un an. Parution mensuelle.

Dans le prochain numéro :

Roger RIFFARD

Jules VALLÈS

le Réfractaire

Mon nom restera affiché dans l'atelier des guerres sociales comme celui d'un ouvrier qui ne fut pas fainéant. Jules VALLÈS (L'Insuburgé).

DANS nos milieux, Jules Vallès n'est évidemment pas un inconnu. Mais si l'on prend l'Histoire illustrée de la « Littérature française » de MM. Abry, Audic et Crouzet, ouvrage scolaire à destination des études secondaires, on s'apercevra avec stupeur que Vallès n'est même pas cité dans ce copieux ouvrage. La stupeur se changera en consternation si l'on poursuit ses recherches dans d'autres manuels de littérature. Vallès y figure rarement et s'il est cité, ce n'est que comme écrivain de vingtième catégorie.

Il est vrai que d'autres écrivains non-conformistes partagent le sort de Vallès. Octave Mirbeau, lorsqu'il en consent à s'apercevoir de son existence, n'est guère que l'auteur des « Affaires sous les affaires ». Quant à Darien, à force de passer sous silence, on avait presque fini par le faire oublier. Mais voici qu'un éditeur parle aujourd'hui de rééditer Le Voleur, ce chef-d'œuvre de la littérature libertaire où l'auteur ne ménage personne, pas même les marchistes.

Ce manque de culture de la plupart de nos (1) journalistes (car la culture, c'est autre chose que ce qu'enseignent les manuels scolaires), leur fait prendre, par exemple Viperé au point de Hervé Bazin pour un livre d'une nouveauté monstrueuse alors que Vallès a publié un livre pour la moins aussi violent, et sur le même thème de la haine d'un fils contre sa mère, soixante-dix ans plus tôt (2). Ce n'est pas après Bazin que j'en ai. Son propre livre est excellent et d'ailleurs vu sous un autre angle. Mais je proteste contre le parti pris que subit Vallès parce qu'il n'est sans doute pas l'effet du hasard.

Personnellement, je tiens Vallès comme un de mes maîtres. Sa trilogie de « Jacques Vingtras », L'Enfant, le Bachelier, l'Insuburgé,

est une œuvre forte, un des modèles de cette littérature confessionnelle à support autobiographique illustrée, plus près de nous, par Céline et Miller.

Certains esprits chagrins disaient à propos de Julien Blanc (lui aussi de la lignée de Vallès) qu'il n'avait plus rien dire lorsqu'il est mort. De là à conclure que ce n'était pas un écrivain, il n'y a qu'un pas. Julien Blanc a écrit sous le titre général de « Seule la vie » une suite de livres confessionnels boulevartés, mais ça ne fait rien. Il faut, à ces messieurs, de l'imagination. A ces dames aussi, puisqu'elles ont couronné cette année « La Machine humaine » de M. Véraid.

Ce propos tenu au sujet de Julien Blanc, je l'ai aussi souvent entendu à propos de Jules Vallès. Si Vallès n'avait publié que la suite de « Jacques Vingtras », je considérerais que c'est une œuvre bien suffoquée pour avoir l'une des toutes premières places dans ma bibliothèque. Aux amateurs « d'imagination », je signalerai que Vallès a publié deux romans-feuilletons : Un gentilhomme (1869) et La Domptresse (1881).

Je laisserai de côté l'énorme production journalistique de Vallès et rappellerai quelques livres documentaires de Vallès ou la fantaisie se mêle à la hargne, l'insolite au quotidien, le réalisme au merveilleux : Les Réfractaires (1886), La Rue (1866), La Rue à Londres (1884), Le Tableau de Paris. Ces livres ont, eux aussi, une postérité nombreuse. N'est-ce pas, Jean-Paul Clément ?

(1) Je veux dire : « de leurs journalistes ».

(2) On a, par contre, rapproché Viperé au point de Poil de Carotte de Jules Renard, ce livre que L. Daudet et Barrès n'hésitaient pas à appeler « Poil de Vallès ».

Michel RAGON.

J.-B. CLÉMENT

chantre et maire de la Butte

Un journal entier ne suffirait pas pour donner la liste de ceux qui furent libérés sur ordre de Clément.

Mais les bandits versaillais approchent de Montmartre...

Jean-Baptiste Clément n'est pas de ces dirigeants qui font les guerres ou les révolutions avec la peur des autres. Il court sur la barricade, jusqu'au bout, avec ses amis. On aurait aimé que, de l'autre côté, le salaud de Thiers en fit autant. Mais cet exécrable n'était qu'un homme politique. Il y avait mesure entre les Communistes et les Versaillais, elle était visible : d'un côté, des hommes, de l'autre, des valets.

Le 28 mai 1871, la dernière barricade tient encore rue de la Fontaine-au-Roi, dans le XI^e et y a la Clément, Gambon, Ferré, Gèreisme et Laccord. Clément part le dernier quand tout est fini.

La chance lui sourit, il peut se cacher chez un ami, puis s'exiler à Londres, il évite ainsi l'exécution capitale. Le poète reprend alors le poste, complètement au repos pendant ces tragiques événements. Sa lutte sociale continue. Ce n'est pas sans amertume qu'il songe au dernier complot de son Temps des cerises : J'aimerais toujours le temps des cerises !

Un journal entier ne suffirait pas pour donner la liste de ceux qui furent libérés sur ordre de Clément.

Mais les bandits versaillais approchent de Montmartre...

Jean-Baptiste Clément n'est pas de ces dirigeants qui font les guerres ou les révolutions avec la peur des autres. Il court sur la barricade, jusqu'au bout, avec ses amis. On aurait aimé que, de l'autre côté, le salaud de Thiers en fit autant. Mais cet exécrable n'était qu'un homme politique. Il y avait mesure entre les Communistes et les Versaillais, elle était visible : d'un côté, des hommes, de l'autre, des valets.

Le 28 mai 1871, la dernière barricade tient encore rue de la Fontaine-au-Roi, dans le XI^e et y a la Clément, Gambon, Ferré, Gèreisme et Laccord. Clément part le dernier quand tout est fini.

La chance lui sourit, il peut se cacher chez un ami, puis s'exiler à Londres, il évite ainsi l'exécution capitale. Le poète reprend alors le poste, complètement au repos pendant ces tragiques événements. Sa lutte sociale continue. Ce n'est pas sans amertume qu'il songe au dernier complot de son Temps des cerises : J'aimerais toujours le temps des cerises !

Une plaie ouverte !...

Bernard SALMON.



École laïque

et Éducation nouvelle

(Suite de la troisième page.)

Ce qui est remarquable c'est la floraison de propositions concrètes, dans ce bouillonnement tumultueux qui ne dura que deux mois et s'acheva par un semaine de Passion sanglante. Il se constitua, au lendemain du 18 mars, un groupe d'Éducation nouvelle qui réunissait à l'École Turgot des professeurs, des instituteurs, des parents d'élèves. On y formula les principes de l'Enseignement gratuit, obligatoire et laïque tel qu'il fut institué par les lois votées de 1881 à 1887. On s'affirma pour « l'emploi exclusif de la méthode expérimentale ou scientifique ».

Il y eut même des tentatives d'organisation de l'éducation physique, de l'enseignement du dessin et du modelage.

La Commune a été jugée souvent sévèrement par les révolutionnaires de toutes les écoles. Ses hommes et ses femmes surent se battre et

mourir, ils n'eurent pas le temps d'apprendre les techniques de la guerre civile et l'art de gouverner. Mais dans l'héritage de ces grands vaincus, nous avons retrouvé les fondements de l'École laïque (6) — dont la bourgeoisie républicaine s'attribue à tort toute la gloire — et surtout « cet amour passionné de la culture de soi-même » qui, de la Première Internationale au symbolisme révolutionnaire, d'Eugène Varlin à Fernand Pelloutier, embellissent les militants ouvriers.

(6) Dès son installation, la Commune a supprimé le budget des Cultes et sépara l'Église de l'État... tout en maintenant la liberté religieuse. Nous avons exposé les prodromes des lois laïques sous le titre : « Une défense syndicaliste de l'École laïque » dans La Révolution prolétarienne de sept. 1951.

Roger HAGNAUER.